

Les verrières et les sépultures de l'abbaye royale de Kœnigsfelden

Autor(en): **Reichlen, Fr.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **28 (1920)**

Heft 8

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-23004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LES VERRIÈRES ET LES SÉPULTURES DE L'ABBAYE ROYALE DE KÖNIGSFELDEN

Nous ne savons quel auteur a écrit qu'il est dangereux de revoir après quelques années les lieux qu'on a beaucoup aimés. On les retrouve rarement comme on se souvenait de les avoir vus. Le charme n'existe plus, on court le risque de rester froid devant ce qu'on avait admiré. Le désenchantement s'en mêle et gâte les provisions de souvenir qu'il faut garder dans son cœur. Nous avons revu après une longue absence, l'église royale et abbatiale de Königsfelden et notre sentiment d'admiration pour ses verrières est resté aussi vif et profond qu'autrefois. Il est vrai que l'art du verrier au XIV^{me} siècle n'a rien produit de plus suave, de plus doux, de plus fin.

Nous savons que c'est grâce à un vœu que nous devons le monastère et l'église de Königsfelden après le meurtre du duc d'Autriche, Albert I^{er}, empereur d'Allemagne, le 1^{er} mai 1308. Sa veuve Marguerite avait pris l'engagement d'ériger à la place où ce duc expira un monastère avec une chapelle ou église dans laquelle des religieux et des religieuses de l'ordre de sainte Claire prieraient pour les membres de sa maison. Elle fit servir à ce dessein ses qualités naturelles et son ardente piété, ainsi que les grandes ressources dont elle disposait. Elle a pleinement réussi. La première pierre fut posée en 1309 et la dernière vers l'automne 1312.

La fondatrice Marguerite qui s'était acquittée magnifiquement de sa promesse n'eut pas la consolation de pouvoir assister à la fin de son œuvre et de reposer auprès des siens dans le caveau sépulcral qu'elle avait fait édifier au milieu du transept. A son lit de mort, elle chargea sa fille, la reine Agnès de Hongrie, de terminer les travaux inachevés et de diriger la famille religieuse qui venait de prendre possession des bâtiments domestiques. Aujourd'hui il ne reste plus que l'église qui demeure déserte, la vie s'est retirée, les autels, les stalles, les grilles, qui, sans doute, étaient des chefs-d'œuvre de sculpture, de ferronnerie, ont été impitoyablement renversés. Ces dévastations inutiles font peine à voir et font douter de l'intelligence humaine. En quoi les anciennes pierres gênent-elles les idées nouvelles? Ne peut-on pas faire une révolution, même religieuse, sans démolir le passé? L'église de Königsfelden ne nous a pas légué le nom de son architecte ni de son maître maçon, mais son architecte était un artiste de mérite; elle pourrait encore servir aujourd'hui de modèle. Elle appartient à la seconde période du style ogival. Ce n'est pas par ses vastes proportions¹ ni par la richesse de ses sculptures comme l'église abbatiale de Brou, qu'elle est remarquable, mais par la simplicité et l'austérité qui ont présidé à sa construction, la régularité et la finesse de ses lignes, la perfection des moindres détails; elle est en un mot une œuvre d'art éminemment religieux et d'artistes encore essentiellement chrétiens et pleins de foi. L'idée chrétienne inspirait constamment l'artiste, l'ouvrier, sa préoccupation était toujours de traduire ce sentiment. Et nous le verrons bientôt en contemplant la série des verrières qui

¹ La longueur est de 54 m. Le chœur, qui est vaste, mesure 20 m. 08 de longueur sur 8 m. 75 de largeur. La nef centrale a 17 m. 73 de hauteur, les nefs latérales en ont 9 m. 21. L'équilibre est si bien calculé qu'aucun mouvement sensible de la construction ne s'est produit depuis sept siècles. C'est là un spécimen de la sereine beauté de cette construction où tout est pur, austère et imposant.

entourent le chœur de l'église. Six fortes colonnes octogonales et deux pilastres partagent tout l'édifice, les chapiteaux sont d'un ornement très sobre. Il n'existe des contreforts qu'autour de l'abside.

Le retentissement de chaque pas laisse un long écho dans cette église nue. Ce lieu qui était si beau, si embaumé des fumées de l'encens, a sûrement conservé le souvenir de ses anciens moines ; on s'attend toujours à en rencontrer un au dehors d'une arcade, au front luisant, aux yeux inondés d'ombre, marchant grave, les bras croisés sur la poitrine et se rendant à quelque office mystérieux dans l'église profanée et déserte.

Les verrières de l'église de Königsfelden, au nombre de onze, sont un magnifique spécimen de cette peinture sur verre, qui rivalisait avec la peinture à l'huile. Le peintre verrier de notre église n'ignorait aucun secret de cet art merveilleux ; il connaissait les procédés qui ne furent en usage que longtemps plus tard, et, comme d'ailleurs il disposait de toutes les ressources matérielles désirables, notamment de verres très épais que n'avaient pas les peintres ordinaires de son époque, son œuvre réunit à un degré éminent toutes les qualités des plus belles verrières de ce temps. Il nous a laissé de vrais tableaux où sont observées toutes les règles de la perspective et les nuances les plus délicates. On dirait quelque toile de grand maître suspendue derrière les meneaux.

Les peintres verriers de cette époque n'étaient pas jaloux de transmettre leur nom à la postérité, ils n'avaient pas besoin de signer leurs œuvres pour qu'elles pussent faire l'admiration des siècles. En revanche, les artistes modernes, soit par vanité, soit besoin de réclame, affichent en grandes lettres leur nom sur des œuvres dont on ne parlera peut-être jamais.

Le verrier de Königsfelden donne à ses personnages des encadrements architecturaux d'une grande richesse et c'est toujours la pensée religieuse qui l'inspire dans la composition de ses sujets ; chaque personnage est accompagné de sa devise.

Il est très probable que nos verrières ont été faites sur place par un de ces ateliers volants qui se transportaient de toutes pièces, matériel et personnel, sur la place même des grandes constructions. Si nous ne connaissons pas l'auteur des verrières de Königsfelden, nous savons que les premières durent être placées vers l'année 1320 et les dernières vers 1332.

Nous connaissons les noms des donateurs, ils nous indiquent l'époque à laquelle nous pouvons attribuer la date de leur confection. Le premier nom est celui de la reine Agnès de Hongrie, veuve de André III, roi de Hongrie, dernier de la race de St-Etienne, 1290-1301. On attribue à cette pieuse reine la dotation de trois verrières : la première est consacrée à la vie de Sainte-Anne, en mémoire de sa sœur aimée portant le même nom que la mère de la Sainte-Vierge, Anne. C'est certainement l'une des plus précieuses de la série par la richesse du coloris et la vigoureuse expression de la figure des personnages. Les autres sont consacrées à la vie terrestre de Jésus-Christ, aux mystères de la Résurrection et de l'Ascension.

A la troisième fenêtre, on voit saint Christophe, sainte Agnès, sainte Otille, sainte Lucienne, et au bas on a des sujets empruntés à l'Ancien Testament, des personnages de la famille de Jésus-Christ avant sa venue, en remontant jusqu'au patriarche hébreux Noé, qui est debout, sous un cep de vigne, où ses fils Sem et Japhet lui apportent des vêtements. Puis nous découvrons un second patriarche Iessé, couché, qui rêve la venue du Christ. Dans un carré nous avons

la création de la première femme laquelle est cachée sous une ample chevelure qui lui couvre le corps. La verrière suivante est dédiée à saint François d'Assise, qui a fondé avec sainte Claire l'ordre monastique des franciscaines qu'avait choisi entre tous les ordres la reine Marguerite. Cette verrière est un don du duc Othon d'Autriche, Dus Otto dux Austrie, lit-on dans un coin. Cette fenêtre a souffert du temps et des intempéries, elle a été restaurée dans sa plus grande partie, une inscription nous le révèle, elle porte les mots : Renovatum anno Dni MDCCCXCVII.

Ensuite nous avons la fenêtre dite des Apôtres parce que nous les voyons réunis et représentés dans des médaillons avec leur nom respectif. Nous avons les noms de saint Thomas, de saint Paul, de saint Jacques, le majeur, de Judas, Mathieu, de Simon, etc. Cette verrière est un cadeau du duc Henri d'Autriche, Dus Heinric dux Austrie 1327. Elle a été restaurée en grande partie, elle porte l'inscription : Renovatum Anno Dni MDCCCXCII.

Arrive la fenêtre de Jean-Baptiste le Précurseur et de Catherine d'Alexandrie. Dans un médaillon on découvre la figure d'Elisabeth landgrave de Thuringe, fille de André II, roi de Hongrie 1231, canonisée en 1235. C'est un don de la duchesse Jeanne d'Autriche et de son mari le duc Albert, Dna Johanna ducisse Austrie.

La verrière qui suit a été donnée par la reine Agnès de Hongrie, 1315-1320 ; elle représente des scènes de la jeunesse du Christ ; puis arrive la fenêtre représentant une scène de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur. Le vitrail suivant a été presque entièrement refait, il porte l'inscription : « Renovatum anno Dni M.D. C.C.C. C. Rich. Arth. Nüsche-ler, Pictor. » Arrive après un vitrail dédié encore aux Apôtres, 1327, restauré en grande partie, et portant l'inscrip-

tion : « Sumptibus Confederationis et Argoviae renovatum, Anno Domini M.D. C.C.C.C. »

Nous avons ensuite la fenêtre de saint Antoine l'Ermite, un don du duc Rodolphe de Lorraine, Dus Rudolf dux Lothoringe, décédé en 1341. Il était fils du duc Frédéric de Lorraine, mort en 1328, et d'Elisabeth d'Autriche, une sœur de la reine Agnès de Hongrie. Enfin nous avons les verrières de sainte Claire, la fondatrice de la règle en vigueur dans la maison, elles sont un présent de la duchesse Catherine d'Autriche-Savoie, Domina Katharina Ducissa Austria, décédée en 1337.

Un petit guide que l'on peut acheter en entrant dans l'église et qui a été rédigé par M. W. Merz nous apprend qu'à plusieurs reprises les verrières de Königsfelden faillirent être détruites d'abord par un fort incendie arrivé en 1423, puis des tempêtes de grêle se ruèrent sur les façades et les vitraux, et enfin la Réformation vint aussi marquer son passage de dévastation. Ce n'est qu'en 1897 à 1900 que les subsides de la Confédération et de l'Etat d'Argovie relevèrent l'état de dégradation dans lequel se trouvait l'église de Königsfelden qui ouvrait ses fenêtres en partie détruites à tous les vents du ciel. Enfin cet écrin merveilleux d'anciennes verrières fut restauré grâce au talent qu'a déployé un maître dans son art M. R.-A. Nüscher, de Zurich. Ses restaurations sont si parfaites qu'elles échappent au profane, on ne peut distinguer de prime abord la partie ancienne de la partie moderne, le concert des couleurs est si bien fondu que l'œil exercé doit chercher avant de découvrir la partie restaurée.

A l'exception de ses verrières, le chœur de l'église n'a rien conservé de son ancienne splendeur : le maître-autel, les stalles, les baldaquins, les grilles en fer forgé, tout cela a été enlevé et dispersé.

Nous terminerons notre excursion par une visite de la crypte qui se trouve à quelques pas au milieu du transept et des monuments funéraires qui sont appuyés contre la muraille et placés par séries.

Quelques marches d'escalier conduisent dans la crypte qui ne montre que ses quatre murs d'où s'échappe encore une fraîcheur sépulcrale. Quinze membres de la maison de Habsbourg reposèrent ici jusqu'au jour où leurs cendres furent transportées dans le caveau de l'abbaye bénédictine de Saint-Blaise, à la Forêt-Noire, puis après sa sécularisation ces mêmes restes furent transférés dans le caveau de l'église de Saint-Paul en Carinthie. Est-ce qu'ici ils trouveront enfin un abri éternel ? Rien de moins certain.

Une inscription sur une tabelle de bois nous apprend que sous le proconsulat du hofmeister Charles-Louis Augsburger, les restes mortels qui reposaient dans la crypte de l'église de Königsfelden ont été gracieusement remis en 1770, avec l'autorisation des Excellences de Berne, à l'abbé du couvent de Saint-Blaise, à la Forêt Noire¹.

Nous donnons, d'après Liebenau, l'auteur d'une monographie du monastère de Königsfelden *Geschichte des Klosters Königsfelden*, 1868, pages 59 et suivantes, le nom des personnages de la maison Habsbourg-Autriche qui furent inhumés en ce lieu :

La reine Elisabeth, veuve du roi des Romains Albert, fondatrice du monastère de Königsfelden, décédée le 28 octobre 1313. Une simple inscription était gravée sur sa pierre tombale: ELIZABETH, REGINA ROMANORUM.

¹ Voici cette inscription avec son texte allemand :

Anno M. D. C. C. L. X. den 10 Septembris, sind obbeschriebene Ertz-Herzogliche Körper auf Ansuchen seiner Käyserl: König: Apostol. Mayestät, mit Einwilligung eines Hohen Freystandes Bern denen Abgeordneten Seiner Hochfurstl: Gnaden des Herren Abbt von St Blasien, um in dasiger Stifts-Kirche beygesetzt zu werden, durch den dieser Zeit hier Regierenden H. Herren Hofmeister Carl Ludwig Augspurger übergeben worden.

Ce n'est qu'environ deux années après son décès que ses cendres furent déposées dans la crypte qu'elle avait fait creuser au milieu du transept de l'église.

Le duc Léopold d'Autriche, fils de l'empereur Albert, décédé le 28 février 1326, à Strasbourg. Sa sépulture portait l'inscription : LEOPOLDVS, DUX AVSTRIE.

Le duc Henri, dit le Placide, frère de Léopold, décédé le 3 février 1327. Son crâne, qu'on a recueilli, était d'une grosseur extraordinaire. L'inscription portait : HAINRICVS, DUX AVSTRIE.

La comtesse Guta, femme de Louis d'Oettingen, fille de l'empereur Albert, décédée le 5 mars 1329. Avec l'inscription : GUTA, COMITISSA DE OTINGEN, SOROR DUCVM ISTORUM.

La duchesse Catherine d'Autriche, née comtesse de Savoie, épouse du duc Léopold, morte le 30 septembre 1336. La pierre sépulcrale avec l'inscription : CATAHRINA, RELICTA QVNDAM D; LIVPOLDI DVCIS AVSTRIE.

La duchesse Elisabeth d'Autriche, née comtesse de Birnenbourg, femme du duc Henri, morte en octobre 1343. L'inscription était : ANNO. DNI. M^o.CCC^o.XL^o.III^o. O DOMINA ELIZABETH. RELICTA. QVONDAM. DNI. HEINRICI. DVCIS. AVSTRIE. ET. STYRIE.

Le duc Frédéric d'Autriche, fils du roi des Romains Frédéric, éteint en 1322. L'inscription portait : FRIDERICVS FILIUS F ; REGIS ROMANORUM.

La duchesse Elisabeth de Lorraine, fille du roi Albert, veuve du duc Frédéric, décédée le 17 mai 1352. L'épithaphe portait l'inscription : ANNO. MCCCLII. ELIZABET. OBIIT. LOTHRINGHIE. DVCISSA. FESTO. POTENCIANE. MARTIRIS.

Catherine de Coucy, fille du duc Léopold, femme de Ingelram, sire de Coucy, comte de Soissons, puis épouse en

secondes noces du comte de Hardegg, décédée en 1348. La pierre sépulcrale fut brisée de façon que l'on ne put lire son inscription.

Enfin, la reine Agnès de Hongrie, fille du roi Albert, la seconde fondatrice du monastère de Königsfelden, sa bienfaitrice, qui fut mariée en 1296 à André III de Hongrie et devint veuve l'année suivante. Elle mourut le 11 juin 1364. Il y a des historiens qui prétendent qu'elle n'a pas été inhumée dans le caveau de Königsfelden, mais dans l'église du monastère de Töss qu'elle comblait de ses bienfaits. On aurait découvert sa pierre tombale portant les armes de la Hongrie : une croix avec double traverse. Nous ne savons ce qu'il en est à ce sujet.

La crypte de la maison de Habsbourg étant ici bien exiguë, nous devons douter qu'elle pût abriter un si grand nombre de cercueils, nous avons lieu de croire que les dalles de l'église, le pied de quelque autel disparu, cachaient des sépultures. Il en est de même des cloîtres qui mettaient en communication avec les bâtiments clostraux, servant aux entrées solennelles de la communauté. On y inhumait non pas seulement les membres de certaine famille, mais encore les nobles, les féodaux, les seigneurs terriens, les bienfaiteurs, les abbés, les abbesses, les moines, etc. C'est ainsi que dans la première série des monuments funéraires nous découvrons ceux concernant les familles féodales des Rinach, d'Eptingen, de Schwartzhorn, de Ratolsdorf, de Brandis, de Mulinen. L'une ou l'autre pierre, rongée par l'humidité, nous laisse quelques noms, quelques sculptures de blason, quelques inscriptions des chevaliers tombés à Sempach et inhumés ici. Une pierre tombale nous dévoile entre autres, un célèbre capitaine de l'armée du duc Léopold, soit Frédéric de Greifenstein, d'origine tyrolienne. Sur sa pierre on lit péniblement, tant elle est rongée par le

temps, l'inscription suivante : Anno dni M.C.C.C. X.X.X. VI nona iulii occisus est. Dus Grifenstainer mil. Une seconde inscription se rapporte encore à des combattants de Sempach ; elle contient l'inscription : Anno Dni M. C.C.C. X.X.X. VI. nona die iulii occisi. font. doicell. Wilhelm de End et Dnus Petro de Schlandberbg et Dnus Fridericus Tarant. Ces chevaliers venaient de la Souabe et Frédéric de Tarant était le dernier de sa race. En continuant notre promenade dans ce lieu de repos, nous arrivons à la série des pierres sépulcrales des tombes qui cachaient les hofmeister et les hofmeisterinen morts ici. Les pierres sont lourdes, les sculptures, s'il en existe, sont grossières; les inscriptions vantent beaucoup les mérites et les vertus des disparus. On y lit les dignités que ceux-ci avaient revêtues et le rang qu'ils avaient tenu dans la vie. Et comme la pierre semble n'être pas suffisante pour perpétuer leur mémoire, on a appliqué sur le mur de façade leurs armoiries qui dominent les sépultures des chevaliers de Sempach et les féodaux du vieux temps. Une seule épitaphe n'est pas banale et sort du commun ; c'est celle du hofmeister Jean-Bernard de Muralt, mort en 1680, elle est conçue en ces termes : Vixi non vixi quoniam mea vita fuit mors. Nunc vivo quoniam mors mea vita fuit. On est surpris de lire au milieu de tous ces noms qui proclament une origine bien bernoise le nom du duc Henri de Rohan. Ce duc, qui avait été colonel général des troupes suisses en France et avait joué un certain rôle dans l'histoire, serait mort, paraît-il, à Königfelden, puis, plus tard, ses restes furent transportés à Genève.

On nous demandera en terminant ce que pouvaient bien être ces hofmeister qui prennent ici une si grande place ? Nous dirons que c'étaient tout simplement des intendants, des receveurs des biens de l'ancien monastère qui, pour son

malheur, possédait de vastes propriétés répandues un peu partout jusqu'en Alsace, provenant des donations faites par les membres de la maison d'Autriche et non, comme le prétendent certaines histoires suisses, quelque peu naïves, qui font remonter cette richesse aux dépouilles des biens pris aux meurtriers du duc Albert. Pour nous exprimer sans phrase, nous dirons que les hofmeister de Königsfelden étaient des baillis en miniature. Trois fois heureux étaient-ils, surtout ceux qui savaient borner leurs désirs à l'horizon de la vie tranquille qu'offrait cette retraite fermée aux bruits de la foule et des affaires.

Fr. REICHLLEN.

MONTREUX

Notes sur l'unité montreusienne à travers l'histoire.

La question de la « fusion » des deux communes du Châtelard et des Planches, après avoir été reléguée à l'arrière-plan par les préoccupations et les problèmes suscités par la guerre, est de nouveau sérieusement envisagée et étudiée. Un rapport général va prochainement être soumis aux délibérations des conseils communaux. Ce projet, comme toute innovation, a ses partisans et ses sceptiques. La *Revue historique* et son correspondant occasionnel n'ont pas à prendre parti dans cette question ; je voudrais simplement présenter les phases d'accroissement et de décroissance que l'unité montreusienne a subies au cours de l'histoire. On verra, une fois de plus, que les innovations les plus hardies ne sont, souvent, que le développement, ou la reprise, de principes déjà appliqués antérieurement avec succès, mais que des circonstances diverses avaient fait abandonner partiellement.

L'unité politique et administrative existait à Montreux au XIII^{me} siècle, alors que toute la contrée constituait une